Docteur Simon POLLAK
de la Faculté de Médecine
de Paris

H21
36
2

EDGAR POË

UN GÉNIE TOXICOMANE

PARIS
LIBRAIRIE M. LAC
ÉDITEUR
26, rue Monsieur-le-Prince (VIe Arr.)
—
1928

EDGAR POË

Un Génie Toxicomane

Docteur Simon POLLAK
de la Faculté de Médecine
de Paris

EDGAR POË

UN GÉNIE TOXICOMANE

PARIS
LIBRAIRIE M. LAC
ÉDITEUR
26, rue Monsieur-le-Prince (VIe Arr.)

1928

A MA MÈRE

ET A MON PÈRE

en témoignage de ma profonde reconnaissance.

A MA SŒUR, A MES FRÈRES

ET A MON BEAU-FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE Dr MÉNÉTRIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ET DE LA CHIRURGIE A LA FACULTÉ DE PARIS
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

A TOUS MES MAITRES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

ET DES HOPITAUX DE PARIS

A MES CHEFS DE SERVICE

DURANT MON INTERNAT A L'HOTEL-DIEU DE BLOIS

témoignage de ma profonde reconnaissance.

A M. le Dr CROISIER

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

ANCIEN AIDE D'ANATONNIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HOTEL-DIEU

M. le Dr MARMASSE

MÉDECIN CHEF DE L'HOTEL-DIEU

A MON CAMARADE D'INTERNAT ET AMI

Dr GEORGES MALACHIER

PRÉFACE

Pour comprendre Edgar Poë, non seulement dans sa vie mais encore dans ses œuvres, il faut être un médecin doublé d'un psychologue.

Ses personnages sont en général des détraqués, des presque ou tout à fait fous ; or, ce sont ses propres souffrances qu'il décrit. Ses héroïnes sont de douces poitrinaires, des cataleptiques, des épileptiques, des morbides.

Pour le vulgaire, il reste incompréhensible et l'artiste, l'homme de goût peuvent l'admirer, mais ils le comprennent mal. Aussi fut-il idolâtré par les uns, honni par les autres, méconnu de la plupart.

En France, depuis Baudelaire qui l'a révélé, des études plus ou moins complètes sur sa vie et son œuvre ont été faites par Moreau de Tours, Barbey d'Aurevilly, Hennequin, de Wyzena, Arvède Barine, E. Lauvrière, G. Petit, etc. Seuls ces trois derniers ont tenu un compte suffisant de sa morbidité mentale, et ont ainsi placé la critique littéraire sur le vrai terrain où elle doit être à son égard.

En ces dernières années, on a assisté à une vive réaction des critiques littéraires. Ils regardent avec

raison Edgar Poë comme un génie. Mais il faut s'entendre sur ce mot. Pour eux, le génie est une entité, quelque chose d'absolu et de parfait ils ne veulent pas l'analyser et se contentent d'expliquer les motifs de leur admiration.

Ils s'indignent que les médecins veuillent tenter cette analyse et ils dénoncent avec C. Mauclair « la candeur dont peuvent être capables les croyants de la psychiatrie lorsqu'ils entreprennent de soumettre le génie à l'analyse médicale ».

Leur labeur, affirment-ils, est « dérisoire », parce que « le génie authentique est toujours sain », il est « la santé suprême ». « Il donne à l'humanité des chefs d'œuvre qu'on admirera toujours. »

Les artistes comme Camille Mauclair rappellent ces amoureux qui ne voient que des qualités en l'objet qu'ils préfèrent, au point de changer leurs défauts les plus évidents en qualités inestimables. Ils nous rappellent le conte si profondément vrai de Riquet à la Houppe.

Tout en admirant le génie, il importe de savoir quels furent ses défauts et quelle action ces défauts eurent sur son œuvre.

Sans doute, réduits à leur seule science, les médecins doivent avouer « leur incompétence artistique ». Mais celle-ci n'est pas constante, et il est des gens de science pourvus d equelque compétence à cet égard. De plus, ils peuvent, ils doivent collaborer avec les artistes.

Sans doute, les jugements absolus et hasardeux des Lombroso et des Max Nordau ont retardé, par leurs excès, les progrès de la « géniologie ».

Mais cette science n'en existe pas moins elle peut se tromper, ses méthodes ne sont pas encore sûres. Elle mérite cependant qu'on tente et qu'on s'efforce.

CHAPITRE PREMIER

I. Ses antécédents. — II. Sa dipsomanie. — III. Son epiophagie. — IV. Comment on l'a jugé, comment il s'est jugé.

I. — Allan Edgar Poë, né le 19 janvier 1809 à Boston, a une hérédité chargée ; elle a été souvent décrite. Rappelons seulement que son père était alcoolique et mourut poitrinaire, un oncle était alcoolique, sa grand'mère maternelle l'était aussi, sa mère mourut poitrinaire, son frère mourut alcoolique et détraqué, sa sœur resta bornée et innocente. Tous étaient mal équilibrés, avec une imagination exaltée.

Edgar Poë souffrit durant sa vie fœtale car il naquit avec un crâne présentant une oblitération prématurée de la suture sagittale, ce qui provoque une déformation spéciale, la scaphocéphalie. « Son front large et ses tempes formaient une saillie massive... Le haut de la tête était très plat, d'une plénitude inusitée ». « Une vue de profil mettait nettement en lumière la difformité de sa tête ; il y avait une énorme quantité de cerveau en avant et en arrière avec peu ou rien entre les deux et en haut... La région coronale était insuffisante ».

Ces dysostoses prématurées proviennent d'une intoxication des parents, telle que l'alcoolisme, la tuberculose ou la syphilis. Elles indiquent une vie fœtale morbide mais ne sont qu'un signe de probabilité à l'égard de la névropathie.

Celle-ci se marquait chez E. Poë par des secousses nerveuses qui agitaient continuellement sa lèvre supérieure et par un léger degré de strabisme convergent et d'asymétrie faciale (G. Petit).

Pourtant, comme il arrive encore souvent, ce nerveux était bien constitué et robuste. Nous savons que, au collège d'Eton, il excella dans les exercices physiques.

II. — E. Poë avait donc des stigmates physiques de dégénéré supérieur ; il en manifesta de bonne heure les stigmates mentaux.

Quand il étudia à l'Université de Charlottesville, il imita ses camarades, fut joueur effréné et s'adonna avec frénésie aux exercices physiques. Comme eux, il buvait, et tout l'invitait à boire. L'Etat de Virginie était enrichi par la culture de la canne à sucre, les planteurs s'adonnaient au rhum sous forme de grogs et de punchs. Dès sa jeunesse, ses parents adoptifs, admirant son talent d'élocution, lui faisaient porter des toasts, un verre de vin en main (E. Lauvrière).

Le milieu favorisait donc ses tendances héréditaires.

Quand E. Poë s'adonna à la boisson, il but d'une fa-

çon toute différente de celle de ses camarades. Ceux-ci buvaient en ivrognes, lui but en dipsomane. « Il s'emparait d'un verre plein et, sans eau ni sucre, d'un trait, il l'avalait. Il en avait le plus souvent son compte ; mais, s'il n'était pas réglé du premier coup, il était rare qu'il revînt à la charge ». — Telle était sa façon de boire à dix-sept ans ; il la garda toute sa vie.

Beaudelaire appelle cela « boire en barbare » ; on sait que c'est boire en dipsomane (Lauvrière). Il est injuste et faux de le traiter d'ivrogne car cette manie survenait par crises. Dans les intervalles il était absolument, totalement sobre, — tous se plaisent à le reconnaître. — En effet, la moindre dose le rendait malade ; comme tous les alcoolomanes, il y était particulièrement sensible.

Ses étapes de sobriété eurent une durée très inégale : elles durèrent plusieurs mois, notamment vers 1840, dans une période relativement heureuse de sa vie ; à mesure qu'il prenait de l'âge, elles se raccourcissaient, l'évolution de sa cyclothymie s'abrégeait. Après la mort de sa femme, en 1847, elles se multiplièrent. Au début, au collège, il semblait qu'il n'eut que des accès d'ivrognerie. Vers la vingtième année, quand il fut abandonné par ses tuteurs et que, livré à lui-même il mena une vie misérable, sa manie se manifesta en crises très nettes. Ses premiers contes fantastiques, entre autres, *Bérénice, Morella, l'Assignation, Silence* reflètent les progrès de son évolution morbide.

L'employé modèle, le chef admiré et aimé de tous, devenait soudain inexact, bizarre et grincheux ; le plus simple des collaborateurs se transformait en un arrogant ; la perle des directeurs oubliait de faire paraître le numéro de sa revue. Quand l'accès se produisait, Poë ne s'appartenait plus ; il abandonnait tout... la direction du journal qui lui avait été confiée, la conférence à laquelle il se préparait, l'œuvre qu'il était en train de composer, et ce, quelque besoin qu'il eût de réaliser immédiatement une recette pécuniaire pour faire vivre les siens.

Dès sa jeunesse il eut une mauvaise conduite : il joua, contracta des dettes, se fit renvoyer de partout ; son père adoptif qui était très riche le renia, on le chassa de l'école militaire de Westpoint. Il ne put jamais garder ses places, se fit renvoyer même des revues qu'il avait relevées, fait prospérer. En vain il changea de résidences, de villes. Il se fixa à New-York, puis à Philadelphie, il collabora à une revue, *le Graham,* fit son succès mais se brouilla en 1842 avec son directeur. Il réitère, toujours la dipsomanie l'arrête.

Pour la même raison d'alcoolomanie, ses plus éclatants succès littéraires, et il en eut de grands, n'ont pas de lendemain et ne réussissent pas à assurer son existence et celle des siens.

En 1833, il obtint le prix de cent dollars dans un concours pour le meilleur conte : c'était « le manuscrit trouvé dans une bouteille ». Il se fait des pro-

lecteurs qui l'aident. Il devient directeur d'une revue locale à Richmond ; c'est une phase de succès mais il est vite repris par des accès dipsomaniaques. Eclatant encore, son succès du « Corbeau » qui ne réussit pas à le tirer de la misère.

Comme tous les dipsomanes, il finit misérablement. En novembre 1848, il tente de se suicider. En juillet 1849 il a un premier accès de delirium tremens ; il en a deux autres dans les deux mois qui suivirent. Un quatrième l'emporte le 7 octobre 1849 à l'hôpital de Baltimore où on l'avait transporté.

III. — E. Poë a doublé son alcoolomanie d'opiophagie. Il n'a point laissé d'aveux de cette passion et même elle a été mise en doute par plusieurs de ses biographes. Pourtant elle est attestée par plusieurs de ses intimes, une de ses cousines mentionne en même temps que ses excès de boisson son amour de l'opium. Probablement l'abus de cet alcaloïde remonte plus haut comme l'indiquent d'autres témoignages qui le virent sous l'influence du narcotique. A maintes reprises, dans son œuvre, il parle de l'opium en homme qui le connaît. Ses héros sont pour la plupart des opiophages (*M. Bedlée, La Chute de la Maison Usher, Assignation, Bérénice, etc.*). Enfin, à la fin de sa vie, il tente de se suicider avec du laudanum. Nous chercherons quels effets a produits cette drogue sur son œuvre.

IV. — Poë fut et resta après sa mort aux yeux des

Anglo-Saxons un « scélérat de marque », un « pourceau de génie », un « yahoo américain », un « Caïn », « le scandale monstre du monde littéraire ».

Son premier biographe Griswold qui avait été son ami et qu'il désigna comme exécuteur testamentaire fut pour lui très ingrat : il le peignit comme un bohême, débauché, ivre, méprisable. Bien plus, il défigura et tronqua ses œuvres.

Ce ne fut qu'en 1880 qu'Ingram écrivit une biographie impartiale d'E. Poë. Le premier Baudelaire, qui le comprit, osa prononcer un plaidoyer éloquent mais qui pèche en sens contraire. Encore comprit-il très mal son caractère. Il soutint que le poète se servait de l'ivresse comme d'une « méthode de travail, méthode énergique et mortelle mais appropriée à sa nature passionnée ». Or, nous savons qu'à l'opposé, son alcoolomanie fut un obstacle à son génie. Poë fut donc incompréhensible même pour ses amis et admirateurs.

Lui-même « ne se déboutonnait pas » devant ses amis, il restait impénétrable, solitaire, silencieux, incommunicable, suivant l'expression de Thomas de Quincey. Il était, il fut toujours « celui qui ne se laisse pas lire ». Mais il souffrait intensément de sa dipsomanie, de cet état qui le dédoublait successivement en deux êtres opposés, contradictoires. Il se maudissait alors et, durant son délire, il invoquait le poison ou la balle qui le délivrerait de sa honte. Il décrit dans une lettre à son protecteur Kennedy la mélancolie

qui précède l'accès puis le besoin impérieux de boire comme un réflexe. Sa volonté est impuissante à le vaincre, il faut que l'accès suive son cours pour se terminer enfin ; et il rentre pour un temps dans une phase de sobriété.

Il se sentait anormal et aurait voulu que son entourage le comprît :

« Je soupire après la sympathie — j'allais dire la pitié — de mes semblables. Je voudrais leur persuader que j'étais en quelque sorte l'esclave des circonstances qui défiaient tout contrôle humain. Je désirerais qu'ils découvrissent pour moi, dans les détails que je vais leur donner, quelque petite oasis de fatalité dans un Sahara d'erreur » (dans son roman autobiographique, *William Wilson*). Il s'efforça de comprimer son vice ; le premier venu pouvait le réprimander, il acceptait et remerciait. Il s'imaginait toujours guérir et après chaque accès il était accablé de remords. C'est bien là le tableau que les psychiatres font du dipsomane.

Cet état il l'a décrit dans ses œuvres et c'est justement ce qui aux yeux du psychologue leur donne une grande valeur. Il s'étudiait et se faisait « le peintre toujours complaisant de son âme morbide », de telle façon que chacun de ses personnages est une partie de lui-même et que l'ensemble de ses œuvres renferme les cryptogrammes d'une autobiographie complète.

Il est deux sortes de littérateurs : les uns pratiquent l'introspection, observent leurs états d'âme, les décrivent ; les autres observent au dehors. Poë

fut des premiers. « A chacune des crises, dit-il, je traversai les agonies de la mort et à chaque reprise de son mal je l'aimai plus chèrement et m'attachai à sa vie avec une obstination plus désespérée. Mais je suis excitable de constitution, nerveux à un point extrême, je devins fou avec des intervalles d'horrible lucidité. Pendant ces accès d'inconscience absolue, je bus, Dieu seul sait combien souvent ! Comme de juste, mes ennemis rapportèrent ma folie à mon ivresse, et non pas mon ivresse à ma folie. »

Comme ses semblables, il se cherchait des excuses : la maladie de sa femme de bien des années postérieure aux manifestations dipsomaniaques n'en fut ni la première ni l'unique raison d'être ; il n'en est pas moins certain que par ses phases douloureuses elle dut singulirèement aggraver et hâter le déséquilibrement d'une nature dès l'origine mal pondérée. C'est, du reste, à partir de cette époque, c'est-à-dire vers la fatale année 1843 que les amis de Poë et surtout ses compagnons de taverne, s'accordent à trouver de plus en plus alarmantes l'intensité et la fréquence de ses excès alcooliques.

CHAPITRE II

MODES DE TRAVAIL

I. Comment il exerça son métier de journaliste et revuiste. — — II. Comment, étant artiste, il lui faut l'inspiration de l'extase. — III. Il sait se corriger. — IV. Il se crée des règles d'art.

I. — E. Poë ne travaillait que dans les périodes d'abstinence. Ce fait, évident pour les médecins, ne saurait être trop répété. Il lui fallait attendre plusieurs jours pour se remettre au travail.

A cela rien d'étonnant, le peuple sait que les jours qui suivent l'ivresse sont accompagnés de malaise physique et moral. Et cette observation a reçu une éclatante confirmation depuis que nous possédons la réaction chimique de Nicloux pour déceler l'alcool ; nous savons qu'il persiste des traces du toxique dans le liquide céphalo-rachidien dix-huit jours au moins après l'ivresse.

Ces crises de dipsomanie expliquent fort bien à elles seules les échecs et la misère d'E. Poë.

Il est une légende qu'il faut détruire parce qu'elle renaît sans cesse : attribuer la misère d'E. Poë à l'es-

prit positif, matérialiste et dénué de sens artistique des Américains. Ainsi, Camille Mauclair affirme : « Se résignant à tenter de vivre de sa plume, il montrait aussitôt une originalité effarante et un tour d'esprit anticipateur qui, éclipsant toute la cohorte des rédacteurs de magazine et des poètes et poètesses à la mode, ne pouvait lui faire que de très rares amis et une foule d'envieux. Il était impossible de rêver réunion plus complète de conditions funestes d'où les pires maux devaient nécessairement s'ensuivre. » (préface p. XIX.)

Sans doute, le milieu social américain de cette époque n'était pas favorable aux artistes ; mais E. Poë s'il n'avait eu ses accès de dipsomanie aurait pu vivre confortablement de sa plume, même dans ces mauvaises conditions. Car dans ses phases de sobriété, il avait le sens du journalisme et son sens pratique n'était point « paralysé par un invincible idéalisme » (Camille Mauclair). L'histoire de sa vie le prouve à maintes reprises. Ajoutez, comme l'a bien vu Rémy de Gourmont, que dès les débuts de sa carrière, il fut très apprécié.

Enfin, quand il avait repris sa santé physique et morale, il montrait une prodigieuse activité mentale, son esprit enfantait mille projets, il en ébauchait plusieurs, arrivait pour quelques-uns à la réalisation complète.

Il n'était pas simplement poète, romancier, écrivain, il était forcément, pour gagner sa vie, rédacteur ou di-

recteur de revues. Il était critique littéraire, polémiste redoutable, conférencier admiré. Comme journaliste, il excellait à toutes les besognes, il était l'homme à tout faire, compilations, articles d'actualités, contes burlesques, jeux d'esprit... à lui seul il rédigeait tout le journal.

En 1840, il travaillait pour une revue où il recevait 50 dollars par mois pour « corriger les épreuves, surveiller l'imprimerie, lire les manuscrits et les mettre au point, compiler les articles de cuisine, de sport, recopier les auteurs illisibles et donner dans chaque livraison un morceau inédit. Même dans ce travail rebutant de journaliste son génie perçait. Il lançait des idées originales, extraordinaires et fut souvent, comme Jules Verne, un précurseur. Il écrivit avant lui un voyage à la lune (*Hans Pfaal*), prévit la traversée de l'Atlantique par avion, aujourd'hui réalisée.

The Sun du 13 avril donnait en gros caractères cette mirifique annonce : « Stupéfiante nouvelle par Express, via Norfolk ! L'Atlantique traversé en trois jours !!! Triomphe signalé de la machine volante de M. Monck Mason !!! Arrivée à l'île Sullivan, près de Charleston, S.-C. de M. Mason... et quatre autres passagers dans le ballon dirigeable Victoria après une traversée de soixante-quinze heures d'une terre à l'autre ! Détails complets sur le voyage ! »

Il persistait dans sa tâche durant plusieurs mois, il réussissait et tout sombrait dans un accès de dipsomanie.

II. En opposition avec ce travail d'ouvrier technicien, pour ses œuvres originales, romans et poésies, son travail était intermittent. Il l'indique clairement : « Je suis extrêmement nonchalant et prodigieusement actif par accès. Il y a des périodes où toute sorte d'exercice mental m est une torture ou rien ne me fait plaisir que de communier dans la solitude des montagnes et des bois. » De là, d'étranges accès de vagabondages, des fugues qu'il décrit curieusement : « Je me suis perdu ainsi en rêves et courses vagabondes pendant des mois entiers pour m'éveiller en proie à une sorte de manie d'écrire. Alors je griffonne toute la journée, je lis toute la nuit, tant que dure la maladie. »

Pour faire œuvre d'artiste, poète, littérateur, il lui fallait posséder l'inspiration que procure l'extase ; cette inspiration, dit-il, naissait de la contemplation extatique du Beau.

Il savait favoriser l'extase par des excitations physiologiques que pratiquent bien des intellectuels. « Quand il composait un poème, il se promenait de long en large dans son salon, une main derrière le dos selon sa coutume et mordant les doigts de l'autre jusqu'à ce que le sang jaillît. Quand il avait trouvé ce qu'il voulait, il s'asseyait pour rédiger les vers, et puis recommençait à marcher. » (G. Petit.)

Ce n'était là qu'un adjuvant incapable de déclancher l'extase. Or, il avait un moyen de la produire ; nous verrons qu'il se servait d'opium.

III. — Mais, si son œuvre d'art vient de l'inspiration extatique, elle est parachevée par le travail. Comme tous les grands écrivains, il ne se contente pas du produit de son inspiration. Il corrige et remanie indéfiniment et c'est ainsi que les variantes de ses œuvres sont multiples. Ce travail de remaniement, il le poursuivit sans relâche jusqu'à sa mort ; il se refaisait indéfiniment, avec un goût très sûr, disent les critiques américains qui ont pu comparer entre elles les versions successives du même conte, réimprimées çà et là et quelquefois avec d'autres titres ou sous une autre signature. Le problème qui se pose pour E. Poë s'est posé également pour un grand nombre d'artistes. Il est facile à résoudre si on analyse leur mode de travail et si on veut en reconnaître la complexité.

Les uns nient la valeur de l'inspiration et disent avec C. Mauclair : « Il n'est pire erreur que de croire la vraie originalité pure matière d'impulsion ou d'inspiration : créer, c'est combiner avec soin, patience et intelligence ».

Les autres n'admettent que l'inspiration et croient qu'elle fournit une œuvre d'emblée parfaite. Souvent les poètes aiment à l'invoquer parce que cette facilité les grandit aux yeux du public. Mais en réalité, ils aident leur inspiration par un patient travail.

C'était le cas d'E. Poë.

IV. — Enfin il faut noter que si ses idées ont le cachet d'un romantisme morbide, il a acquis lente-

ment la technique de les exprimer sous une forme artistique.

Ses premières œuvres sont mauvaises quant à la forme et sans originalité quant au fond : il est byronien dans son premier recueil *Tamerlan*. Il devient personnel dans son recueil de cinq pièces *Aaraaf*, originales et extravagantes, inspirées et humoristiques. Les vers se mettent alors à chanter.

Dans un troisième volume de poésies « *Poèmes* », il célèbre la Mort et les Nuits ; il devient lui-même. Il perdit ensuite l'inspiration poétique. Vers le déclin de sa vie, elle renaquit modifiée : alors que les idées désertaient sa tête lasse, les mots continuaient à venir sur ses lèvres, harmonieux, subtils, comme chez tous les artistes qui meurent lentement d'une maladie du cerveau, Guy de Maupassant, Nietzsche, etc., la technique de leur art est la dernière qualité mentale frappée, l'ultimum moriens.

E. Poë s'était créé une technique personnelle, et aujourd'hui on s'accorde généralement à reconnaître que les règles qu'il s'imposa étaient justes.

Dans la poésie, il exige la musique, qu'il obtient par le rythme, les rimes.

La poésie, c'est « la création rythmique du Beau », c'est-à-dire l'art de suggérer par l'harmonie des mots la beauté extatique. « Ma confiance, dit-il, dans le pouvoir des mots est si absolue, que j'ai parfois trouvé possible d'exprimer en leur fugitive fragilité de telles fantaisies. »

Il veut encore — et l'école décadente avec Verlaine a repris cette exigence — qu'il existe quelque imprécision, tandis que la prose doit toujours être claire.

« Dans mon opinion, dit-il, un poème diffère d'un ouvrage de science en ce qu'il a pour objet immédiat le plaisir, non la vérité et du roman en ce qu'il a pour objet un plaisir imprécis. Il n'est un poème que dans la mesure où ce dernier objet a été rempli. En effet, tandis que les images présentées par le roman éveillent des sensations précises, celles de la poésie doivent donner des sensations imprécises, et, pour atteindre cette fin, la musique est un élément essentiel, car rien n'est moins précis que notre interprétation d'un son harmonieux. Combinée avec une idée qui donne du plaisir, la musique est de la poésie. Sans cette idée, la musique est simplement de la musique ; et l'idée sans la musique est de la prose, par cela même qu'elle est précise. »

Il n'admit jamais qu'il pût exister de la vraie poésie « sans l'indéfini de la sensation », pas plus que de la vraie musique. (A. Barine.)

CHAPITRE III

I. Influence de l'alcool et. — II. de l'opium sur son œuvre.

I. — Le génie de Poë ne se manifeste pas sous l'influence de l'alcool. Non seulement son alcoolomanie ne favorisa pas son génie, elle le détruisit. Ses œuvres ont été écrites dans ses périodes d'abstinence, nombreuses et relativement longues.

Mais s'il ne faut pas croire, avec Baudelaire, que Poë trouva dans l'alcool un excitant favorable à son génie, il ne faut pas se ranger non plus à l'avis de Camille Mauclair qui affirme péremptoirement : « L'alcoolisme n'a pas plus servi que desservi l'art de Poë et son influence y est nulle. »

La passion d'alcool eut quelque influence sur son œuvre : en état d'alcoolomanie, il eut des hallucinations, il les conserva dans sa mémoire et plus tard, à la phase de sobriété, il les revit et s'en servit notamment dans sa biographie écrite sous le nom de William Wilson qui est un document précieux pour le psychiatre. Mais il faut le répéter, l'intoxication n'a pu qu'orienter son imagination.

II. — Nous avons dit que Poë était opiophage. Cette manie a eu sur son œuvre une influence très grande. L'état extatique qui seul assurait sa production était rarement spontané. Or il confesse qu'il peut s'assurer la naissance de si merveilleux phénomènes, il peut en son cœur ému susciter l'inspiration extatique, il peut « faire descendre le Ciel sur la Terre ! » Ce moyen, c'est l'opium ; bien qu'il ne l'avoue pas assez explicitement, il le laisse clairement entendre.

L'amant de Bérénice énumère de classiques procédés dignes d'un fakir des Indes. Nous trouvons dans les *Souvenirs de Bedloe* la peinture d'une scène hallucinatoire qui provient de l'opium. « Le tempérament de Bedloe, dit Poë, était au plus haut degré sensitif, excitable, enthousiaste. Son imagination singulièrement rigoureuse et créatrice tirait sans doute une force additionnelle de l'usage habituel de l'opium qu'il consommait en grande quantité et sans lequel l'existence lui était impossible. » C'était son habitude d'en prendre une bonne dose, immédiatement après son déjeuner chaque matin. (Dupouy.)

E. Poë avait sans doute naturellement une grande aptitude à évoquer des images hallucinatoires mais celles-ci furent intensifiées par l'opium. Elles prirent les caractères propres aux hallucinations morphiniques. C'étaient des hallucinations visuelles, auditives, olfactives, tactiles. Son œuvre abonde de descriptions de ces hallucinations : « Plus que tous les autres, j'avais le sens de l'ouïe très fin. J'ai entendu toutes les

choses du ciel et de la terre. J'ai entendu bien des choses de l'enfer. » Son héros Bedloe note exactement le degré d'intensité de ces hallucinations : « Cependant l'opium avait produit son effet accoutumé, qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt. Dans le tremblement d'une feuille, dans la couleur d'un brin d'herbe, dans la forme d'un trêfle, dans le bourdonnement d'une abeille, dans l'éclat d'une goutte de rosée, dans le soupir du vent, dans les vagues odeurs échappées de la forêts, se produisirent tout un monde d'inspiration, une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapides. »

Egée, l'amant de Bérénice, s'exprime ainsi : «... rester absorbé la plus grande partie d'une journée d'été dans une ombre bizarre, s'allongeant obliquement sur la tapisserie ou sur le plancher, rêver des jours entiers sur le parfum d'une fleur, s'oublier pour une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises du foyer »... telles étaient quelques-unes des plus communes et des moins pernicieuses aberrations qui défient certainement toute explication et toute analyse.

On observe également chez E. Poë un dédoublement de la personnalité, comme il le décrit dans William Wilson : William Wilson avait, au collège, un compagnon qui avait pris ses traits et « cette hargneuse inexplicable imitation de sa démarche, de sa voix, de son costume, de ses manières ». Placé dans un autre collège, ce sosie le laissa en repos. Il était presque

entièrement oublié quand il reparut à la suite d'une orgie. « Le jeune homme m'apparut vêtu d'une robe de casimir blanc, coupée à la nouvelle mode, comme celle que je portais en ce moment. Avant que j'eusse pu recouvrer mes sens, il avait disparu. »

Poë a encore subi l'hallucination panoramique propre à la morphine. Il fait une description dont nous détachons le passage suivant : « Je me trouvai au pied d'une haute montagne dominant une vaste plaine à travers laquelle coulait une majestueuse rivière. Au bord de cette rivière s'élevait une ville d'un aspect oriental, telles que nous en voyons dans les *Mille et une nuits,* mais d'un caractère encore plus singulier qu'aucune de celles qui y sont décrites. »

Poë a enfin la sensation d'infini. Il décrit dans *Pays de Songe* ses visions d'immense et d'infini, hors l'Espace et le Temps que l'on retrouve chez les grands fumeurs d'opium : vallées sans fond et fleuves sans fin, gouffres béants...

Baudelaire, dans sa préface, s'exprime ainsi : « L'espace est approfondi par l'opium. »

Cet état hallucinatoire est pour Poë la marque d'une supériorité, non seulement en art, mais en intelligence. « Ceux qui rêvent éveillés, dit-il, ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis... celui-là qui ne s'est jamais évanoui n'est pas celui qui découvre d'étranges palais et des visages bizarrement familiers dans les braises ardentes... ce n'est pas celui qui médite sur le parfum

de quelque fleur inconnue... »

Que E. Poë ait été un grand génie littéraire, cela est hors de conteste. Et qu'il ait été en même temps, comme il l'avoue, un névrosé, un toximocane, le fait n'est pas douteux.

Il est plus difficile de délimiter la part de sa névrose dans ses œuvres. Mais se refuser à admettre que celle-ci n'ait eu une influence, imaginer le génie comme une entité abstraite, indépendante du milieu où elle s'exerce, du tempérament et de la morbidité de son possesseur (C. Mauclair), c'est une idée que tous les faits d'observation repoussent.

L'œuvre de Poë reflète ses défauts comme ses qualités et c'est pour cela qu'elle a une grande valeur, elle initie le public aux idées morbides dont l'étrangeté et la fantaisie le séduisent.

Ce caractère des œuvres de Poë est si frappant que ses panégyristes ont essayé de l'expliquer par le symbolisme.

Mais les psychiâtres y trouvent toutes les conceptions délirantes de leurs malades. Exprimées en un style superbe, avec un art et une maîtrise admirables, elles n'en restent pas moins délirantes.

CHAPITRE IV

SON CARACTÈRE

I. Mémoire. Imagination. Curiosité. Orgueil. — II. Appétit génital. Amour éthéré. — III. Etats morbides, la peur, les impulsions, obsession, mélancolie.

I. — Quel fut le caractère d'Edgar Poë, et quelle part faut-il faire, comme causes, à son hérédité, à son alcoolomanie, à son opiophagie ?

A son excitation naturelle, innée, on doit attribuer certaines de ses qualités mentales, et cela de quelque manière qu'on veuille expliquer cette excitation nerveuse.

Sa mémoire est très intense, analytique, conserve des détails. Ses souvenirs d'enfance sont précis et nets. « J'ai senti dans mon enfance, avec l'énergie d'un homme fait, tout ce que je trouve encore aujourd'hui frappé sur ma mémoire en lignes aussi vivantes, aussi profondes et aussi durables que les exergues des médailles cathaginoises. » (William Wilson).

Qu'il associe aisément ses idées, qu'il soit imaginatif, cela ne fait pas de doute. Nous verrons par la suite à quel degré cette imagination a été influencée par

l'abus des toxiques. Disons de suite qu'elle alla jusqu'à la mythomanie.

Il raconte qu'il alla comme volontaire soutenir les Grecs insurgés. Il fut plus tard prouvé qu'il resta tout simplement en Amérique.

En maintes autres circonstances, il fut convaincu de mensonges.

Dès son jeune âge, il eut un grand appétit d'apprendre, de connaître. Poë ne fut pas seulement poète, critique, prosateur ; il s'occupa encore de métaphysique, de cosmogonie, d'histoire naturelle, de navigation, de géologie, d'ameublement, de jardinage.

Cette curiosité n'est pas maladive, non plus que son orgueil, son amour-propre qui fait qu'il se juge supérieur à ses contemporains, — la postérité a ratifié son jugement — non plus que son ambition, son désir intense de gloire qui nous paraissent aujourd'hui absolument justifiés.

« Je l'aime la gloire, dit-il, j'en raffole, je l'idolâtre : je boirais jusqu'à la lie cette délicieuse ivresse. Je voudrais que de l'encens monte en mon honneur de chaque colline, de chaque hameau, de chaque ville et de chaque cité sur cette terre. » (Ingram).

E. Poë fut un grand amoureux mais ses amours eurent un caractère spécial, très particulier, original.

La première femme qu'il aima à quinze ans c'était la mère d'un camarade qui avait 31 ans et qui mourut folle. Durant des mois après sa mort, il va égaré par la douleur, visiter la nuit le cimetière où repose

son corps, là, « quand les ténèbres étaient lugubres et froides, que les pluies d'automne tombaient et que les vents gémissaient sur les tombes », il se complaisait en ce tête-à-tête et s'éloignait à regret de la chère morte, livrée aux ignobles souillures de la terre.

Son second amour (1825) pour une jeune fille fut une déception : celle-ci se maria à un autre.

En 1836, il épousa sa cousine Virginie, il avait alors vingt-sept ans et son épouse quatorze. Celle-ci était une merveille de beauté, mais trop chétive, trop frêle, trop blanche, avec de grands yeux noirs trop brillants. C'était des beautés de la tuberculose dont elle mourut lentement. Elle-même se savait condamnée : « A la longue, m'ayant un jour parlé tout en larmes de la cruelle transformation finale qui attend la pauvre humanité, elle ne rêva plus, dès lors, qu'à ce sujet douloureux, le mêlant à tous nos entretiens... Elle avait vu que le doigt de la Mort était sur son sein, et que, comme l'éphémère elle n'avait été parfaitement mûrie en beauté que pour mourir. » (Eléonora).

Dans sa candeur d'artiste, Camille Mauclair ne peut admettre que E. Poë ait épousé une pauvre tuberculeuse. Il ne peut même admettre qu'elle le soit devenue. Il explique sa maladie et sa mort comme l'expliquerait le peuple ignorant les choses de la médecine : « Cette vie de bonheur dura jusqu'au jour où Mme Poë en chantant se rompit un vaisseau dans la poitrine, et où son mari la vit commencer de languir, en acquérant l'affreuse certitude qu'elle était condamnée. » (p. 135.)

Madame Poë, comme tous les tuberculeux, s'émacia lentement et mourut le 30 janvier 1847, dans sa vingt-cinquième année.

Après il tomba amoureux de Mme Orgood qui avait les grâces de la poitrinaire. Il aima cet être « où la Beauté mêlait son souffle à celui de la Mort ».

Il en aima d'autres et son idéal fut le charme de la phtisique.

Les goûts de Poë se reflètent dans ses œuvres. Toutes ses héroïnes sont malades ; presque toutes meurent : Morella, Amabel Lee, Eléonora sont tuberculeuses ; Madeline, Bénérice épileptiques...

Il faut voir dans ces visions morbides un reflet de la maladie, puis de la mort de Virginie. De plus, comme le signale Lauvrière, il y a là une tendance véritable, un amour pathologique pour des êtres rendus presque immatériels du fait de leur maladie.

Vers la fin de sa vie, il éclate en amours passionnées pour toutes les femmes qui l'approchent : il faut voir là une excitation maniaque et érotique.

Dire qu'il fut frigide et ne connut qu'un amour platonique exalté, comme l'avance G. Petit, rien ne nous autorise à le croire mais on est en droit de dire que ses amours étaient surtout cérébrales.

III. — La peur domine à tel point l'œuvre de Poë, que ses premiers critiques en furent frappés ; mais, alors qu'ils ne voyaient là qu'influence allemande, Poë affirmait : « Cette terreur ne vient pas d'Allemagne,

mais de mon âme », et il avait raison : Poë, alcoolique, était voué à la peur.

« Même quand il était absorbé par son travail, dit Graham, j'observais qu'un souffle d'air subit, un bruit qu'on ne remarquait pas autour de lui le faisaient tressaillir de peur... ».

C'est en exprimant la peur qu'il a commis son chef-d'œuvre, le Corbeau.

Poë subit des impulsions morbides.

La pleine conscience de l'impulsion type, Poë devançant les médecins de notre époque, l'a parfaitement connue et admirablement décrite (le Chat Noir, le Démon de la perversité).

Il subit des obsessions. Personne n'a su analyser la genèse de l'idée fixe aussi bien qu'il l'a fait dans son histoire d'un empoisonnement : « Un jour tout en flânant dans les rues, je me suis surpris moi-même à murmurer presque à haute voix, ces syllabes accoutumées. Dans un accès de pétulance je les exprimais sous cette forme nouvelle : Je suis sauvé, — je suis sauvé — oui, — pourvu que je ne sois pas assez sot pour confesser moi-même mon cas ! »

« A peine avais-je prononcé ces paroles, que je sentis un froid de glace filtrer juqu'à mon cœur. J'avais acquis quelque expérience de ces accès de perversité (dont je n'ai pas sans peine expliqué la nature) et je me rappelais fort bien que, dans aucun cas, je n'avais su résister à ces victorieuses attaques. Et maintenant, cette suggestion fortuite, venant de moi-même,

— que je pourrais être assez sot pour confesser le meurtre dont je m'étais rendu coupable, — me confrontait comme l'ombre même de celui que j'avais assassiné, — et m'appelait vers la mort.

« Pendant un moment j'éprouvai toutes les angoisses de la suffocation ; je devins aveugle, sourd, ivre ; et alors quelque démon invisible, pensai-je, me frappa dans le dos avec sa large main. Le secret si longtemps emprisonné s'élança de mon âme.

« On dit que je parlai, que je m'énonçai très distinctement, mais avec une énergie marquée, et une ardente précipitation, comme si je craignais d'être interrompu avant d'avoir achevé les phrases brèves, mais grosses d'importance qui me livraient au bourreau. »

Poë est enfin mélancolique.

« Malheur à celui qui s'adonne à l'opium en une heure de marasme, avoue Beaudelaire ; son inquiétude se transforme vite en angoisse, sa peine en intolérable tourment... »

CHAPITRE V

COMPARAISON ENTRE POE ET HOFFMANN

Ernst Hoffmann qui a été le modèle préféré de Poë, a comme lui été passionné d'alcool. Mais, différence essentielle, il était alcoolique tandis que Poë était alcoolomane.

Tous deux abrégèrent aussi leur vie : Poë mourut dans sa quarantième, Hoffmann dans sa quarante-sixième année.

Alors que le génie de Poë, comme nous l'avons vu, a été plutôt entravé par la passion de l'alcool, celui d'Hoffmann y a trouvé un appui. Celui-ci s'alcoolisait surtout avec du vin dont l'ivresse est plus douce que celle des alcools industriels et son ivresse produisait, parce qu'il y était déjà prédisposé, des hallucinations qu'il employait dans ses œuvres ; son alcoolisme a donc influé sur son génie littéraire.

Son ami Hitzig décrit ainsi sa technique : « Il rentrait le soir tard du cabaret, il se mettait au piano et en faisait vibrer les touches, puis jouait quelques

morceaux d'une inspiration fantaisiste. Après il tirait du fond d'une armoire une bouteille bien cachetée puis un verre, puis d'une autre armoire une vingtaine de petites figures en carton qu'il rangeait sur la table : c'étaient les personnages de ses romans, qu'il avait lui-même dessinés, collés sur carton, découpés... Il les regarde tour à tour, il leur parle, il leur sourit, il les aime et les trouve beaux ; puis il boit cette précieuse bouteille de Johamisberg en leur honneur ; puis voilà que le feu lui monte à la tête, que son imagination se jette encore une fois hors de toutes les réalités... ».

C'est ainsi qu'il construisit ses contes fantastiques : il avait pour spécialité comme plus tard Poë, l'étrange, l'anormal.

Il n'a jamais eu les visions terrifiantes des alcooliques qui se croient entourés d'assassins, de bêtes féroces, etc. Les siennes étaient relativement douces : tantôt il lui semblait « répandre dans l'obscurité une lueur phosphorescente », tantôt il lui arrivait d'être entouré de spectres et de figures grimaçantes, en particulier la nuit, lorsqu'il était seul, assis à sa table de travail. Ses contes fantastiques se vivaient alors autour de lui avec tant de réalisme que l'effroi le prenait et qu'il allait réveiller sa femme.

Comme il arrive toujours, ses habitudes alcooliques amenèrent une détérioration de sa mentalité et les œuvres de sa dernière période alors qu'il était célèbre, sont inférieures. Il devint en littérature ce que l'ou-

vrier, le cocher alcooliques deviennent dans leur métier : ils sont incapables de l'entreprendre à jeun, il leur faut une dose d'alcool pour accomplir leur travail mais celui-ci devient mauvais.

L'alcoolisme fut donc en définitive aussi néfaste à Hoffmann que la dipsomanie à E. Poë.

CONCLUSIONS

I. — E. Poë eut une hérédité chargée ; il était scaphocéphale, avait des tics nerveux et ce qui est le plus grave était dipsomane et usait de l'opium.

Ses accès de dipsomanie expliquent les multiples avatars qu'il subit dans la carrière littéraire. Il était si bien doué comme journaliste que malgré le milieu ingrat où il vivait, il aurait réussi. Il fut plusieurs fois sur le point d'arriver, mais ses terribles accès lui faisaient perdre toutes les places.

On a eu tort de le taxer d'ivrogne il était sobre en dehors de ses accès. Il reconnaît d'ailleurs son vice et le déplore.

II. — Son œuvre ne procède pas de l'alcool. Il ne travaillait que dans les intervalles de sobriété. Comme un grand nombre d'artistes, il œuvrait quand il était bien disposé, et ensuite il remaniait et corrigeait.

Il a décrit dans ses œuvres les souvenirs de ses hallucinations d'alcoolomane.

Il a encore tiré très grand parti de ses hallucinations morphiniques, dont les psychiâtres retrouvent les caractères dans beaucoup de ses contes.

III. — E. Poë eut la mentalité d'un névrosé avec sa vive curiosité, son orgueil excessif, sa peur morbide, ses impulsions, sa mélancolie. Il était très amoureux, et amoureux idéaliste pour un type morbide de femmes, tuberculeuses, épileptiques, névropathes.

IV. — Pour mieux comprendre E. Poë, il faut le comparer à E. Hoffmann. Ce dernier fut alcoolique et employa systématiquement ses hallucinations toxiques pour composer son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

Arréat. — Analyse de l'ouvrage de Lauvrière : E. Poë, In *Revue philosophique* 1905.

Aurévilly (Barbey d'). — Les œuvres et les hommes. Littératures étrangères.

Barine Arvède. — Hors de France : Une biographie d'E. Poë. *Journal des Débats*, 2 novembre 1904.

— Poètes et névrosés, Paris, 21e édit. 1908.

Bond (F. D.) — Poë as an evolutionist (*Pop. sc. Monthly* New-York, 1907).

Cobb Palmer. — Influence of E. Hoffmann on the tales of E. A. Poë. *Chapel Hill The University Press*, 1908.

Delaunay (Paul). — Silhouettes d'écrivains alcooliques et névrosés. E. Poë. (*J. médic.* Paris, 1903).

Dupony (Dr Roger). — L'opiumisme d'E. Poë (*Ann. médico-psychol.* 1911 XIII p. 5).

Dyke (Van Henry). — Edgar Allan Poê. (*La Revue de Paris*, mars 1909, p. 349).

Fontaine André . — La vie d'E. Poë. Editions du *Mercure de France.*

Gauthier Th. — Préface aux « Fleurs du Mal » de Baudelaire, Paris.

Gill. — Life of Edgard Poë, New-York, 1878.

Gill (W. F.). — *The life of Edg. All. Poe.* London, 1878.

Ingram. — Edgar Allan Poe, his life. (*Letters and opinions*, 1886).

Lauvrière. — Edgar Poë. (Paris 1911) et Un génie morbide Edg. Poë. Sa vie. Son œuvre, thèse de doctorat ès-lettres, 1904.

Lowell (I. R.). — Edgar A. Poë. (*Jahanis Magazine*, february, 1845).

Mauclair Camille. — Le génie d'Edgar Poë. Paris, 1925.
Maudsley H. — E. A. Poe Remarks on his character and writings. *J. ment. sc.* Lond. 1859-60, VI, 328-369.
Monin E. — Essai médical sur E. Poë. *Praticien*, 1881, IV, 253-57.
Moran J. J. — A defense of E. A. Poe. Washington, 1885.
Moreau Paul de Tour. — Edgard Poë. Etude de psychologie morbide. *Annales médico-psychologiques*, 1894, t. 19, p. 1.
Morris G. — Fenimore Cooper et E. Poe. Thèse doct. ès lettres, Paris 1912.
Mourey Gabriel. — Poésies complètes d'E. Poë Paris, 1910.
Patterson Arthur. — Influence d'E. Poë sur Ch. Baudelaire. Th. doct. ès lettres, Grenoble, 1903.
Petit G. — Etude médico-psychologique sur E. Poë. Thèse doct. Lyon, 1905.
Poë E. — Ouvrages traduits par Baudelaire : Histoires extraordinaires, Nouvelles Histoires extraordinaires. — Aventures d'Arthur Gordon Pym. — Eureka. — Philosophie de l'ameublement. — La genèse d'un poème.
— Poèmes traduits par Stéphane Mallarmé, Paris 1926.
— The works of Poe. Fordham Edition, New-York. Armstrong and Sons. 1900. 6 volumes.
Rémy de Gourmont. — Promenades littéraires E. Poë et Baudelaire. Paris Soc. Mercure de France. 1904.
Seylaz Louis. — E. Poë et les premiers symbolistes français, Lausanne, 1923.
Shepherd (H. E.). — A study of E. Poe. *Old Maryland* Baltimore, 1906, II 131, 145, 161.
Walter Alexandre. — Les excitants artificiels dans le travail intellectuel. Th. doct. Paris, 1925.
Woodberry G. — E. A. Poe. Boston, 1894.
— Lowell's letters to Poe scribner's, août 1894.
Wyzewa (de). — Ecrivains étrangers. E. Poe. Paris, 1896.
— La correspondance d'E. Poe (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1904).

Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue, Bordeaux. — 1928.